

Justin Bisanswa
Université Laval
Le 27 avril 2025

IN MEMORIAM
V.Y. MUDIMBE

V.Y. Mudimbe, cet autre dieu de l'Olympe, s'en est allé en toute discréption, serein et en paix ce lundi 21 avril 2025, en Caroline du Nord, aux États-Unis. « La mort, écrivait-il dans son autobiographie intellectuelle, je l'ai toujours perçue comme un simple arrêt. Ni nuit, ni fin, encore moins une malédiction. On m'avait, très tôt, appris à ne pas la craindre. *Memento, homo, quia pulvis es...* (...) *Et in pulvere reverteris*, ... souviens-toi, homme, que tu es poussière, et que tu redeviendras poussière. » Il aimait à fréquenter les cimetières à la tombée de la nuit, et avoue qu'ils « conviennent, et excellement, à une réflexion sur notre contingence comme êtres humains ».

La méditation sur la mort traverse l'œuvre de Mudimbe. Il acceptait le mystère de la mort et avait appris à la domestiquer par un investissement excessif dans son travail intellectuel. En 1973, Mudimbe a 32 ans, Il est doyen de la faculté de Philosophie et lettres de l'université de Lubumbashi. Un médecin de Lubumbashi lui diagnostique un cancer des os, diagnostic confirmé par un médecin dans un hôpital de Genève où il est interné. Condamné à mourir, et « pour nier cet obstacle », Mudimbe travaille, simultanément, à Lubumbashi, en République démocratique du Congo, à trois livres : *L'autre face du royaume*, un essai; *Entretailles*, un recueil de poème; *Le bel immonde*, un roman d'écriture avant-gardiste.

Mudimbe mène une réflexion philosophique sur la mort à l'occasion de son cancer imaginé par des « médecins incomptents », écrit-il. Son fils aîné Daniel le rejoint, du Congo à Genève, puis, de Belgique, une filleule belge, Véronique Gallez. « Je pouvais, enfin, accepter mon destin et assumer mon sort. J'avais autour de moi, deux enfants, la joie de la liberté de demain, et le feu, comme mon désir de survivre, était là, dans les sourires venus de deux mondes différents. Mes ambitions s'annulaient, et le langage de la vie reprenait sens en l'existence de ces enfants ». Quelle générosité et quelle foi en l'avenir de la beauté de l'Humanité.

Nous sommes en 1973, Mudimbe pose le fondement des thématiques de ses investigations : la réflexion sur le sens et la fonction des sciences sociales en Afrique, par des chercheurs africains; le rapport de la littérature avec la représentation du réel; la question de l'Autre. Encore étudiant à Lovanium, face à des discours idéologiques de recommencement absolu de l'histoire au lendemain des indépendances africaines, il évoque l'héritage occidental et donc sa mémoire. À l'époque, on ne parle pas de postcolonialisme, on ne parle pas de décolonisation de savoirs. On ne parle pas encore de la diversité ni de l'altérité. En littérature africaine, *Le bel immonde* inspirait au roman africain des nouvelles techniques d'écriture. Mais Mudimbe aborde déjà et initie ces réflexions qui vont l'absorber toute sa vie et font la part belle des découvertes et des mises en scène actuelles des chercheurs. Mudimbe introduisait là une manière neuve et distinctive de concevoir la libération du discours africain, de l'Afrique, ainsi que le rôle et la responsabilité des chercheurs africains.

L'Afrique demeure le centre de gravitation de son œuvre, qu'il s'agisse des textes littéraires, des essais, d'autres publications savantes. Sa production américaine (*The invention of Africa*, *The Idea of Africa*, *Parables and Fables*, *Tales of Faith*, *On African Fault Lines*, etc.) creuse le même sillon. Mais l'Afrique dont il regrette l'échec des dirigeants n'est pensable pour Mudimbe qu'en relation avec son histoire, balançant ainsi son érudition entre la nécessité et la contingence. Dans cette perspective, le concept de « bibliothèque coloniale » prend tout son sens et son importance. Aussi Mudimbe avoue-t-il incarner les deux mémoires, occidentale et africaine, comme on pouvait déjà le lire dès les titres de ses essais, *L'autre face du royaume*, *L'odeur du père*.

L'Afrique dont il rêve doit accepter et assumer son histoire, en tirer des leçons pour sa modernité, dans une attitude de critique permanente des discours et des actes, en dialogue constant avec d'autres cultures, d'autres continents. Sa maîtrise des langues étrangères (grec, latin, Italien,

néerlandais, anglais, français, espagnol, hébreu, etc.) est le symbole de cette soif d'épouser les cultures et d'établir des ponts entre les civilisations. Sa mouvance géographique en témoigne : Congo, Rwanda, France, Belgique, Angleterre, Pays-Bas, Allemagne, Etats-Unis d'Amérique, pays d'Amérique latine, etc. Pour Mudimbe, malgré l'horreur de son passé, l'avenir de l'Afrique est entre ses mains, et les spécialistes des sciences sociales ont un rôle et une responsabilité.

Mais pour affronter cet avenir, l'Afrique doit tirer les leçons de son passé et de ses traditions. En analysant avec érudition la « bibliothèque coloniale », Mudimbe n'invite pas à la brûler, mais à être circonspect dans sa lecture, dans notre actualité, et pour que le miroir réfléchisse à ceux qui en sont les propriétaires ou les descendants leur propre image pour le bien-être de l'humanité. La « bibliothèque coloniale » invite à investir la science comme sujet, reprenant ainsi, en l'approfondissant *L'Autre face du royaume* à travers la métaphore de l'ascenseur.

Ce rêve du dialogue de cultures, Mudimbe en témoigne dans sa réflexion sur le christianisme qu'il veut rendre fidèle au message évangélique, avec un visage humain, celui de la foi (*faith*), de la tolérance et de l'amour envers l'homme. Ses romans *Entre les eaux* ou *Shaba deux* montrent la quête de Pierre Landu et de Marie-Gertrude, à travers leur itinéraire, à savoir la quête de la grâce, de la liberté, du bonheur de l'humanité. Devenu agnostique, comme il le dit, sur le plan philosophique, Mudimbe est resté profondément catholique. Il continuait à réciter son breviaire du temps qu'il était moine. Il continuait à écouter le chant grégorien dont il a partagé le charme avec mes étudiantes et mes étudiants de doctorat de l'université Laval à qui il envoyait des CD de chants grégoriens et de très belles cartes. Il avait même repris occasionnellement le Frère Mathieu, son assignation statutaire de moine. Profondément catholique, Mudimbe avait aménagé une paroisse à côté de son bureau dans la maison familiale, où il recevait régulièrement les anonymes, femmes et hommes simples, rebuts de la société capitaliste, qu'il appelait ses paroissiens.

Mudimbe médite sur la cause de la femme, les diaspora, l'exclusion sociale, la peinture urbaine. Il plonge intrépide sa réflexion philosophique dans le quotidien tragique et banalisé, c'est *Réflexions sur la vie quotidienne*. C'est *Déchirures*. Ses *Carnets*. Ainsi, la distinction de son œuvre par la catégorie des genres nuit à la profondeur de la pensée. Il y a de la fiction et de la poésie dans les essais. Comme la méditation et la poésie parcourront ses romans. Les recueils de poèmes et les carnets sont traversés de réflexions et de fiction. L'œuvre est encyclopédique, érudite, comme son auteur qui, pour un séjour de 7 jours à Québec, voyageait avec deux valises de livres à lire, et s'enfermait dans sa chambre d'hôtel pendant même trois jours, se nourrissant des raisins secs.

Dans cette perspective, l'œuvre de VY Mudimbe traduit la conscience humaine dans son individualité et son universalisme à la fois. Mudimbe connaît mieux que d'autres les faiblesses de la condition humaine, sa misère, au sens pascalien, mais aussi la force vitale, la grandeur, qui peut en sortir. Né en 1941, Mudimbe a vécu l'époque coloniale, les guerres d'après indépendance, les affres des conflits interethniques au Rwanda où il a été moine à Gihindamuyaga, l'implication de l'Église catholique dans ce ravage, les rébellions mulélistes, les éclairs et les éclats de l'université Lovanium, les tribulations du parti-état et les mirages de l'authenticité zaïroise, les espoirs suscités par le marxisme, la guerre froide. Il a vu le désordre, l'incertain, l'inconcevable, l'inexplicable, l'indicible, le complexe, et observé la barbarie, la capacité terrible de l'humanité à s'autodétruire.

Dans son œuvre, Mudimbe témoigne de la magie de l'interdisciplinarité pour une meilleure connaissance du monde et de l'homme, de la société et de son fonctionnement. Aux prises avec la richesse du monde et la complexité humaine, Mudimbe ne se contente pas de connaître ce monde. Il pense et médite pour le comprendre. Manière élégante de nous aviser qu'il convient de dépasser les connaissances particulières de chaque discipline, pour établir un lien entre elles, qu'on appelle la science. En 2012, l'université Laval lui décernait un doctorat honoris causa. La profondeur de son mot de circonstance résonne encore.

Ce qui caractérise Mudimbe, c'est le sens critique exercé aussi bien sur « la bibliothèque coloniale » - dont les effets pèsent encore sur les rapports entre l'Afrique et l'Occident – que sur les traditions africaines. Poussant la réflexivité à ses limites, Mudimbe se demande le lieu archéologique – la notion de « Reprendre » revient souvent dans ses méditations - de sa propre

parole (même dans son dernier essai *On African Fault Lines*), approfondissant la réflexion qu'il avait initiée dans *L'Odeur du Père*. Mudimbe reconnaît que sa parole est située, aux prises avec les contraintes des déterminations sociales, de divers héritages parfois contradictoires. Elle prend place au sein d'autres « formations discursives » antérieures ou contemporaines qui la rendent reconnaissable et qui l'instituent comme discours, mais vis-à-vis desquelles elle se différencie et se démarque. Son langage et comme son discours est un déjà-là et un déjà-vu de sa représentation. La préhistoire de sa singularité (de sa subjectivité) donne à sa prise de parole le pouvoir de juger, jauger, vivifier la vérité des énoncés et des évidences repris dans un champ qu'il dénonce et dont il veut pourtant prendre des distances.

Au lieu de lire, notamment en ce qui concerne les romans, le tiraillement et l'écartèlement de Mudimbe entre deux mondes contradictoires, de voir le colonisé « entre les eaux » et vivant leur « écart », il me semble qu'il faudrait plutôt être attentif à la fonction pragmatique de l'oxymore qui constitue une des stratégies de son argumentation. La figure oxymorique a pour fonction de transcender et de dépasser les antagonismes de l'antithèse tradition/modernité, christianisme/Afrique. Elle permet l'articulation de deux directions dont se démarque Mudimbe pour les dépasser en les fusionnant. Sa réflexion philosophique et sociologique suggère donc un mixte de prêtre et de révolution (*Entre les eaux. Dieu, un prêtre, la révolution*), de beau et d'immonde (*Le bel immonde*), de père et de fils (*L'odeur du père*), du royaume et de l'autre face (*L'autre face du royaume*), du jardin africain et de l'ordre bénédictin (*Les corps glorieux des mots et des êtres. Esquisse d'un jardin africain à la bénédictine*), de la gnose et de l'épistémè (*The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*), de la parabole et de la fable (*Parables and fables. Exegesis, Textuality, and Politics in Central Africa*), de la foi (religion) et de la performance politique (*Tales of Faith. Religion as Political Performance in Central Africa*).

Le secret de son investissement, Mudimbe le fait remonter au cadre de son enfance, à son arrachement précoce de la cellule familiale et à son introduction à la vie bénédictine. Il laïcisera la « trame » bénédictine, le *Ora et labora* (*Prie et travaille*) et l'adaptera à son emploi de temps pour s'intégrer dans la culture de « productivité d'usine » de l'université américaine tout en préservant la qualité de sa production scientifique. En fait, par son reclassement symbolique, Mudimbe prend la revanche sur son déclassement social.

Soulignons, enfin, la générosité, l'humilité et l'humour de VY Mudimbe. Il a fait don de son immense et foisonnante bibliothèque à l'Université de Lubumbashi. Fatigué et affaibli par la médication qu'il prenait à la suite du faux diagnostic de cancer, Mudimbe déploya beaucoup d'énergie dans la direction des travaux de maîtrise et de doctorat, dans l'espoir d'inspirer à ses disciples son esprit et sa foi pour la qualité de la formation à l'université, malgré la décomposition socio-politique. Il investira son temps et sa patience pour guider les étudiants dans les universités américaines et ailleurs. À l'université Laval où il venait régulièrement, mes étudiants de maîtrise et de doctorat n'entendaient pas que le séminaire de 3 heures animé par le Maître se termine. Ils restaient à côté de lui pendant des heures, l'accompagnaient au restaurant, appréciant son humilité, l'érudition et la sagacité de l'intellectuel, la simplicité et l'étrange charmant sourire de l'homme. À son retour, ils échangeaient avec lui... Il prenait le temps d'écrire à chacun d'eux, tissant avec chacun d'eux une relation personnelle.

Malgré l'échec des dirigeants africains, Mudimbe gardait foi en l'avenir :

Je me remets à vous, mes anciens élèves et, à présent, amis, collègues, mes égaux. Il y a une foi à transmettre à la génération qui monte. Un esprit aussi. Je vous sais sevrés de naïvetés à propos des « traditions africaines ». Je sais, aussi, que vous avez épousé tous les secrets de la patience pour croire encore qu'il y a une limite aux coups de vos colères et à ceux de vos espoirs pour une meilleure Afrique. Vous avez raison d'espérer, malgré la bêtise générale qui nous entoure.

